Document généré le 11 oct. 2024 22:19

Revue québécoise de science politique

Lire François-Xavier Garneau (1809-1866) : « historien national » de Gérard Bergeron, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1994, 244 p.

Ronald Rudin

Numéro 27, printemps 1995

L'élection fédérale canadienne de 1993

URI : https://id.erudit.org/iderudit/040385ar
DOI : https://doi.org/10.7202/040385ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

1189-9565 (imprimé)
1918-6592 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Rudin, R. (1995). Compte rendu de [*Lire François-Xavier Garneau (1809-1866) : « historien national »* de Gérard Bergeron, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1994, 244 p.] *Revue québécoise de science politique*, (27), 264–268. https://doi.org/10.7202/040385ar

Tous droits réservés © Société québécoise de science politique, 1995

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Lire François-Xavier Garneau (1809-1866) : «historien national»
de Gérard Bergeron, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1994, 244 pages.

François-Xavier Garneau est reconnu depuis longtemps comme le premier grand historien du Québec. Bien que ses écrits couvrent une grande variété de genres littéraires, c'est surtout à son *Histoire du Canada* que tient cette réputation. Cet ouvrage, publié pour la première fois en 1845, connut pas moins de huit rééditions au cours du siècle qui suivit. Garneau a écrit son *Histoire* dans la foulée de l'échec des rébellions de 1837-38 avec l'espoir de revivifier la verve patriotique d'un

peuple déchu. La notoriété que lui mérita l'ouvrage est redevable autant au caractère stimulant du propos qu'à la vision parfois anticléricale du passé québécois qu'il véhicule. Toutefois, l'hostilité que lui valurent ses positions l'obligea, dans les deux rééditions publiées avant sa mort en 1866, à revoir et à nuancer certaines de ces interprétations de manière à satisfaire l'establishment catholique. Mais la controverse entourant son œuvre ne s'arrêta pas là. Les rééditions subséquentes, d'abord par son fils Alfred, puis, plus tard, par son petit-fils Hector, continuèrent encore longtemps d'alimenter les débats. La place qu'occupe Garneau dans la mémoire collective des Québécois est indéniable. Au cours des ans, différentes célébrations commémoratives telles, par exemple, celles de 1945 tenues à Montréal et à Québec pour souligner le centenaire de la publication de son *Histoire du Canada*, seront organisées.

Dans son livre, Gérard Bergeron fait état de ces événements à la mémoire de Garneau, mais il ne semble pas réaliser que pareilles manifestations comportent inévitablement une charge interprétative particulière. Lionel Groulx qui organisa les cérémonies de 1945 à Montréal avait bien pris soin de présenter Garneau comme quelqu'un qui avait renié ses positions libérales; la commémoration de Groulx n'avait d'autres buts que de consolider les forces conservatrices au sein de la société québécoise d'alors. Bergeron néglige le sens politique des commémorations entourant Garneau et semble même ne pas prêter attention au fait que la parution de son propre ouvrage coïncide avec le cent cinquantenaire d'*Histoire du Canada*. Pourtant, Bergeron ne cache pas son admiration pour Garneau — «notre héros» (p. 22) — dont il dit qu'il possédait «le cerveau le plus doué de notre XIXème siècle» (p. 92).

Bergeron a certes tous les droits de vanter les mérites de notre «historien national»; il oublie cependant de spécifier de quel Garneau il fait les louanges. Il y a cinquante ans, Lionel Groulx affirmait sans ambages que son Garneau était celui qui avait rejeté le libéralisme. Bergeron ne prend jamais ainsi position. Il semble plutôt croire possible d'apprécier Garneau sans en interpréter l'œuvre. Dans sa conclusion, l'auteur nous fait part d'une conversation qu'il eut un jour

avec un collègue qui lui demandait «Vaut-il vraiment la peine de lire Garneau?», ce à quoi il aurait répondu que l'effort en valait la peine, ne fût-ce que pour le plaisir de venir en contact avec «le premier de nos historiens» (p. 223). Bergeron ne semble pas comprendre que l'acte de lecture, qui après tout conditionne tout son ouvrage, n'a rien d'un processus passif au cours duquel le lecteur absorberait simplement ce que l'auteur a à dire. Au contraire, les critiques littéraires le soutiennent depuis longtemps, le lecteur injecte inévitablement ses propres valeurs au processus.

La lecture que fait Bergeron de François-Xavier Garneau n'est rien de plus qu'une simple description, plutôt facile, de l'œuvre de l'historien. En témoigne son choix de longs extraits d'*Histoire du Canada*, brièvement mis en situation et qui accaparent une partie substantielle de l'ouvrage. Bergeron décrit son approche, utilisée déjà dans un volume précédent voué à Étienne Parent, comme «la technique de la lecture accompagnée.» Il propose ainsi «une formule intermédiaire» entre «un essai conventionnel», constitué de références signifiantes à l'œuvre d'un auteur, et «le recueil de morceaux choisis», accompagnés de généralités destinées à guider le lecteur au travers d'écrits donnés (p. 13).

Quoi qu'il en soit de sa méthode de lecture, Bergeron dut choisir parmi les huit éditions d'*Histoire du Canada* celle dont il pourrait tirer des extraits. Il semble avoir décidé dès les premières étapes de sa recherche que ceux-ci devaient provenir d'une seule et même édition. C'est sur la huitième, celle publiée en 1944, par Hector, le petit-fils de François-Xavier Garneau, que s'est arrêté son choix. «Après quelque hésitation», explique-t-il, «à la suite d'une lecture comparative entre éditions, nous avons finalement conclu à la nature décisive des arguments (...) du présentateur-annotateur, Hector Garneau.» Ce dernier, faut-il s'en surprendre, affirme que sa version contient «tout l'essentiel et le durable dans l'œuvre de F.-X. Garneau» (p. 113) — prétention que, curieusement, Bergeron accepte sans sourciller.

En fait, par ce choix, Bergeron montre combien est superficielle sa compréhension de Garneau. La huitième édition d'*Histoire du Canada*, ainsi que le reconnaît Bergeron lui-même, est le fruit d'un travail de révision d'une version

antérieure entrepris par Alfred, le fils de Garneau, au début des années 1880. Certaines parties du texte que fit paraître Alfred en 1882 ont été préservées dans leur formulation d'origine, telles qu'elles avaient été écrites par François-Xavier Garneau; d'autres, cependant, ont été carrément reconstruites par le fils de l'historien dans le but évident d'en édulcorer le libéralisme jugé trop virulent. Lorsqu'au début du XXe siècle, Hector, le petit-fils, s'engagea à son tour dans le processus de manipulation de l'image de son célèbre grand-père, il décida de rétablir tout le contenu libéral des positions de l'historien. Les trois éditions qu'Hector fit paraître au cours des années 1910 et 1920 condamnèrent même de manière encore plus forte que Garneau ne le fit dans l'ouvrage original le rôle de l'Église en Nouvelle-France. Hector fut pendant plusieurs années l'objet de pressions importantes et se décida finalement à publier en 1944 une version plus «acceptable», la huitième édition dont fait usage Bergeron. Ainsi donc, Bergeron n'a pas choisi la version définitive du chef-d'œuvre de Garneau, mais bien une reconstruction particulière du texte, reconstruction marquée au coin d'un contexte socio-politique non moins particulier. L'historien Gustave Lanctôt accueillit d'ailleurs à l'époque cette huitième édition comme «une déformation d'une œuvre de haute qualité». Le lecteur aurait dû, minimalement, être informé de ces circonstances avant d'être lancé dans la lecture d'extraits de l'édition de 1944. Bergeron n'a manifestement pas cru la chose souhaitable.

Il faut se demander, par ailleurs, quels critères ont présidé au choix des deux douzaines d'extraits qui se retrouvent dans le livre de Bergeron. Au cours du siècle qui a suivi sa parution, l'*Histoire du Canada* a été au centre de nombreux et intenses débats, particulièrement en ce qui a trait au rôle de l'Église en Nouvelle-France. Il est étrange que Bergeron n'ait pas jugé bon de choisir un seul extrait relié à ce sujet, pourtant fondamental dans l'œuvre de Garneau. En sélectionnant des passages qui prêtèrent peu à controverse, Bergeron a dérobé à l'œuvre de Garneau une grande partie de sa vitalité.

Parallèlement à l'*Histoire du Canada*, *Voyage en Angleterre et en France* est l'autre ouvrage de Garneau qui

occupe une grande place dans le livre de Bergeron. Publié d'abord en feuilleton dans le *Journal de Québec* entre l'automne 1854 et le printemps 1855, il s'agit essentiellement de la relation d'un séjour en Europe que fit Garneau entre 1831 et 1833. Bergeron admet bien la difficulté qu'il peut y avoir à utiliser un récit de voyages écrit plus de vingt ans après qu'ils aient eu lieu: «*Voyage* a donc deux âges: celui du voyage lui-même et des séjours en Angleterre et en France et celui de la rédaction..., après un délai de vingt ans» (p. 77). Malgré cela, Bergeron semble oublier que *Voyage* est une œuvre des années 1850 lorsqu'il parle de l'auteur des récits comme du «jeune historien» (p. 68): l'homme a déjà presque cinquante ans et est peut-être plus désireux de se présenter sous un jour plus favorable pour se refaire une réputation auprès des autorités cléricales avec qui il avait eu maille à partir autour de son *Histoire du Canada*. Encore une fois, Bergeron se montre beaucoup plus à l'aise dans la présentation a-critique et limitée d'écrits historiques que dans l'exploration de leur signification profonde.

Les raisons qui ont poussé Bergeron à écrire cet ouvrage sur Garneau sont fort louables. Le cent cinquantième anniversaire de la parution de l'œuvre maîtresse du célèbre historien valait certainement la peine d'être souligné. Cependant, le personnage lui-même et les manipulations dont son travail a fait l'objet méritaient une analyse critique beaucoup plus poussée et beaucoup plus érudite que ce que Bergeron nous a livré à partir d'une lecture superficielle d'une version d'*Histoire du Canada* — version que Garneau n'aurait même pas reconnue. On ne saurait reprocher à Bergeron d'avoir essayé de mieux faire connaître l'«historien national» des Québécois à un plus vaste public, mais en adoptant une méthode de lecture a-critique et en oubliant que l'écriture historique n'est pas un simple cliché figé du passé, mais bien le fruit d'une reconstruction personnelle, il aura manqué son coup.

Ronald Rudin
Université Concordia